

Les sermons sur l'Ave Maria d'Augustin de Felleries

Abbé de Bonne-Espérance

Un joli volume in-4°, publié en 1653 à Bruxelles, chez Martin de Bossuyt, à l'enseigne de saint Pierre, nous a conservé une série de sermons prêchés dans la chapelle du Petit-Montaigu par le prélat de Felleries. 366 pages assez serrées. Il faut pour les lire être possédé d'une certaine curiosité, mais qui ne reste pas sans récompense.

Augustin de Felleries, quarante-deuxième abbé de Bonne-Espérance de 1644 à 1671, n'a pas laissé dans l'Ordre une réputation de prélat habile, capable de rendre un monastère florissant. La notice que lui consacre Hugo dans ses Annales est nettement défavorable, malgré le rôle qu'il avait joué pour rétablir l'entente entre les deux observances au colloque de Bonne-Espérance en 1661. On lui a reproché dans son monastère quelque entêtement, une certaine propension à contracter des dettes, une pointe de népotisme. L'Abbé d'Etival transcrit ces impressions sans cacher qu'elles lui paraissent fortement exagérées. Sans doute ne pouvait-il se refuser à insérer des notes qu'il avait lui-même demandées et peut-être est-il permis d'y voir des traces de jalousie à l'égard d'un personnage auquel l'intelligence brillante, la culture étendue, l'éloquence douce et chaleureuse avaient assuré une supériorité trop éclatante. Admettons qu'il n'ait pas été par tempérament un administrateur, mais retenons sa dévotion mariale appuyée sur une magnifique doctrine. Ses armes prélatices portaient d'azur au chevron d'argent cantonné à dextre et à senestre d'une étoile d'argent, en pointe d'un arbre au naturel enraciné sur un tertre de sinople avec la devise: *Fruticescet ad astra*. L'arbre poussera ses rejetons vers les astres. Il n'a pas beaucoup travaillé dans le domaine temporel, mais ce qu'il a écrit en l'honneur de la Vierge Marie, Notre-Dame de Bonne-Espérance, reste à sa louange et pour notre profit. Son

neveu, Nicolas Cuesme fit remarquer qu'*Augustin de Felleries* donnait en anagramme : *Est le fils de la Vierge*. Le moyen de ne pas favoriser un neveu qui le définissait si heureusement ?

Huit sermons suivent très exactement le texte de l'*Ave Maria* tel qu'il figure au bréviaire de saint Pie V et que nous le récitons encore aujourd'hui. L'*Ave Maria*, c'est l'évangile (la bonne nouvelle) du Père Éternel à la sainte Vierge, mais évangile qui contient toutes les grandeurs de Marie. Cet évangile prêché par l'ange à Nazareth dans le secret, Felleries a voulu le développer à la vue des peuples, à la consolation et instruction des dévots de Marie. Le prélat de Tongerlo, Augustin Wichmans, lui-même très zélé pour la gloire de la sainte Vierge, lui en fit force compliments : *Quotquot syllabae, tot laudum ejus erumpere fontes*. Dans la salutation angélique, autant de syllabes, autant de sources de louanges vous avez fait jaillir.

Le premier sermon est consacré au Nom de Marie. Deux choses, dit Aristote, sont requises pour la perfection d'un nom : que le son en soit suave et agréable, qu'il soit grave, majestueux et plein de mystère (p. 14). Le nom de Marie est si majestueux qu'il représente la créature la plus parfaite qui sortira des idées divines. C'est ici que Dieu fit parade de sa puissance, c'est ici qu'il fit parade de sa bonté, c'est ici que la virginité se couronna de fécondité, que la créature enfanta son créateur (p. 20). Le mot signifie *Domina* sans autre adjonction, pour montrer en Marie la souveraine des Anges, des hommes, de la terre et du ciel, non par essence ou par nature, mais par participation, comme la reine qui a épousé le roi. En elle la grâce produisit son fruit avant que la nature n'opérât son effet, elle fut donc sainte, selon l'ordre d'intention, avant que d'avoir son être naturel, sainte dès le premier instant de sa conception (p. 23). « La foi semble en elle vision béatifique, l'espérance possession, la charité amour maternel, la soumission autorité » (p. 26). Le mot signifie aussi *stilla maris*. C'est une mer, mais si petite en comparaison de Dieu qu'en sa présence elle s'appelle goutte d'eau ; c'est une goutte mais si grande qu'au prix des autres créatures elle s'appelle pleine mer, car elle contient en soi les grandeurs de toutes les créatures : la force des martyrs, la sagesse des docteurs, l'abstinence des anachorètes, l'observance des religieux, la pureté des vierges (p. 29). Le nom a encore le sens d'Illuminatrice, d'étoile (p. 36). Comme chez les Anges le supérieur illumine l'inférieur, toutes les illuminations appartenant à la foi et au bien commun de

la sainte Eglise viennent de Marie, la tenaille d'or du charbon ardent. *Carbonis ardentis forceps* (p. 41). Toutes les illuminations et grâces viennent de notre Sauveur comme de leur source et de leur principe, mais elles passent toutes par Marie. Marie n'est pas le pôle, elle n'est pas immuable, mais c'est l'étoile de la mer, si voisine du pôle que, formant un petit cercle, elle chasse la nuit obscure de nos conseils, rassure nos cœurs, illumine nos entendements et nous mène au pôle qui est Jésus-Christ (p. 47).

Le second sermon a pour thème la plénitude de grâces. La grâce qui est en Marie n'est pas la grâce du Christ, chef des prédestinés, principe des mérites, source de toute grâce, elle est la première où se trouve la filiation adoptive, la plus proche du Fils unique, la plus universelle en ses effets (p. 56). Au premier instant de sa grâce sanctifiante, elle est plus aimée du Verbe que toute autre créature. Or, la grâce répond à l'amour (p. 59). Et, comme elle a répondu à cette grâce en tout et partout sans décliner, jusqu'où la charité ne l'a-t-elle pas menée ? (p. 62). Elle ne soupirait jamais que pour soupirer à Dieu. Et tous les mystères du Christ depuis la grossesse virgine jusqu'à la douloureuse passion ont contribué à la sanctifier. Qu'on pense seulement à toutes les communions eucharistiques qui étaient pour elle un pain quotidien, renfermant tous les jours en ses entrailles celui qui y avait logé l'espace de neuf mois (p. 71). Jamais la moindre faute ne ternit sa beauté. La virginité qu'elle voua ne pouvait que l'augmenter encore. Elle fut la vierge fidèle. Puisse-t-elle nous obtenir semblable fidélité à la grâce ! (p. 86).

Avec son troisième sermon, Felleries commence à expliquer le *Dominus tecum*. Saint Thomas, « le soleil de tous les temps et la lumière du nôtre », dit que Dieu peut être en ses créatures par essence, par présence et par puissance. Il est par essence en Marie qu'il possède entièrement, pénètre intimement, anime amoureusement et transforme divinement en lui-même. Mais la Vierge a un privilège particulier qui est d'entrer en relation non seulement avec la divinité mais avec chacune des trois personnes divines puisque le Père repose au Fils, le Père et le Fils au Saint-Esprit et tous trois au ventre virginal de Marie. Dans le cœur de Marie on ne voit que de l'amour de façon que nous pouvons dire, en un sens pieusement et saintement entendu, que le Saint-Esprit s'est incarné au cœur de Marie, jusque-là que le cœur de Marie, à raison de cette liaison si intime et si cordiale, paraissait non humain mais déifié, un Saint-

Esprit créé (p. 95). Mais pourquoi le cœur plutôt que quelque autre partie du corps ? « Je pourrais vous dire que le cœur est comme la seconde âme du corps, repurgeant et répartissant le sang partout..., que le cœur est l'officine de la chaleur ; la chaleur, le principal instrument de l'âme pour exercer son action... Et ce cœur ne cesse de contempler Dieu et de l'aimer » (p. 104).

L'ordre de l'union hypostatique devance celui de la grâce et de la gloire. La Vierge, en raison de sa maternité, est mise au rang de l'union hypostatique. Aussi y a-t-il quelquefois dans les créatures une tension entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Mais en la Vierge l'amour du prochain purifie l'amour naturel, assiste l'amour maternel, la joint très étroitement à Dieu, son Fils et son prochain. Le Seigneur est avec elle parce que Marie ne contrevient jamais à la volonté divine, puisque toujours souple au signe de la volonté de Dieu, toujours conforme à ses desseins, comblée de bénédictions célestes, elle alla de vertu en vertu ; sans jamais poser le pas, elle s'avança de perfection en perfection sans s'arrêter un seul moment, n'ayant d'autre fin que la gloire de Dieu, d'autre mouvement que des syncopes d'amour, d'autres périodes que les actes les plus héroïques de toutes les vertus, lesquels prouvaient par cette belle subordination et dépendance que le Seigneur était toujours avec elle par sa puissance (p. 125).

Il l'était aussi par la gloire : Si Dieu est la lumière, Marie est la couleur blanche, ou plutôt la candeur de la lumière, laquelle se discerne difficilement de la lumière première.

Dans le quatrième sermon, qui explique le *Benedicta tu in mulieribus*, l'auteur expose que la bénédiction dans l'Ecriture signifie richesse, fécondité et louange. Marie est digne de toute louange parce qu'elle s'est donnée complètement à Dieu, son cœur tout entier, son corps, son âme, toutes ses affections, ses opérations, son Fils même qu'elle offrit en sa passion et en mille autres occasions. Elle est l'éloquence même puisqu'elle a enfanté le Verbe. Le Christ est personnellement la louange très parfaite de sa mère. Elle-même est la louange de son Fils car on ne peut annoncer ses mystères sans prêcher l'évangile du Christ (p. 152).

La bénédiction de fécondité, la Vierge l'a reçue sans préjudice de sa virginité. La fleur de fécondité quitte l'épine de malédiction puisque son germe ne noircit plus le lis de la beauté virginale, mais l'accroît et la blanchit. Et cette fécondité est illimitée : elle eut un enfant de nature et une infinité d'adoptifs qu'elle engendra près

de la croix. N'est-elle pas bénie entre toutes les femmes puisque le fruit de ses entrailles est béni au-dessus de tous les hommes ? Mais elle a reçu cette bénédiction sans perdre conscience de sa faiblesse. La virginité est comme un miroir très pur lequel, opposé aux rayons solaires, ne les réfléchirait jamais sans le plomb qui est derrière : de même le miroir très net de la virginité de Marie n'eût jamais reçu en soi la splendeur de la lumière incréée sans l'opaque et le plomb de l'humilité (p. 164).

Aussi mérite-t-elle toute louange et toute bénédiction.

Le cinquième sermon : *Benedictus fructus ventris tui*, chante les grandeurs de l'enfantement virginal comparé d'abord à la génération éternelle du Verbe puis montré propre à exalter la dignité du Père, la qualité du Fils, la grandeur de la sainte Humanité de Jésus, à figurer la filiation adoptive des saints. Ici une question se pose : quelle est la plus grande gloire en Marie, d'être mère de Dieu ou d'être sainte ? A s'en tenir au texte évangélique : *Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent* (Luc, 11, 28), ce serait d'être sainte, mais une telle opinion équivaldrait à prendre la maternité nue et privativement sans grâce. Comparer la maternité divine avec la grâce habituelle, c'est comparer le tout avec sa partie ou l'essence avec sa propriété, puisque toutes les grâces et grandeurs regardent la maternité comme leur premier principe. La filiation de Jésus donne à Marie et la maternité et les grâces proportionnées à la dignité maternelle (p. 189). Mais la Vierge n'est pas seulement mère de son fruit, elle est encore épouse de son fruit pour avoir engendré durant sa vie avec tant de douleurs et présentement par son intercession tous les enfants du Christ. Aussi est-elle notre mère pour avoir été sa mère, car elle n'aurait pas cette puissance d'obtenir si elle n'eût eu la félicité d'engendrer. Nous sommes à la fois les bénonis et les benjamins : *filis de la droite* du côté du Père et *filis des douleurs* du côté de la mère (p. 192). La Vierge sacrifiée mystiquement avec notre Sauveur recevait plus de douleurs de nos maux et de nos péchés que des peines de son bien-aimé. Pourtant comme Abraham elle l'a offert. Plus qu'Abraham elle a souffert. Cela ne l'empêche pas d'accueillir le pécheur et de donner de bon cœur le sang de son Fils pour le salut de ce pécheur (p. 198). On voit combien il faut aimer Marie. « J'oserais dire que tous les fidèles sont nés de la Vierge, d'autant que tous les sacrements sortirent de ses entrailles virginales, avec tous les moyens qui nous mènent au salut » (p. 205). Suit une comparaison étendue entre la

Croix et la Vierge, puis une discussion de la place occupée par Marie dans le monde angélique, étant donné que le Christ est le chef des Anges, non qu'il leur ait mérité la gloire, mais en qualité de cause finale puisque toute leur gloire fut ordonnée à celle de Jésus-Christ.

Le texte habituellement récité de la salutation angélique a ajouté le nom de Jésus aux paroles évangéliques. Felleries consacre à ce Nom sacré tout le sixième sermon sans pourtant cesser l'éloge de Marie. Le Père a envoyé sur la terre son Verbe, Sagesse incarnée qui a pris ses délices avec les enfants des hommes (Prov. 8, 31). « Vos délices, les enfants des hommes, ingrats, méconnaissants, pécheurs misérables ?... Ou Jésus n'est-il pas miséricorde puisqu'au ventre de sa mère il s'est formé un cœur pitoyable pour pâtir et nous compatir ? » (p. 227). Il prend la forme du pécheur, il est étranger et pèlerin pour son Père, il s'est fait le Rédempteur. « Il n'y avait rien qui lui était si violent et le peinait tant comme la privation des peines tant désirées pour le salut des hommes » (p. 243). Jésus n'a donc ses délices qu'en sa chair souffrante et en l'effusion de son sang. Le nom lui est donné dans la circoncision. Il figurera encore sur l'écriteau de la Croix.

Le septième sermon commente la première partie de la prière ajoutée : Sainte Marie, mère de Dieu. Une fois de plus Felleries reprend les grandeurs de la maternité virginal. Mais il possède une telle abondance de pensée, une telle virtuosité verbale que le lecteur ne s'aperçoit guère des redites, à plus forte raison échappaient-elles à l'auditeur. Il exprime ensuite une très belle pensée dont il n'indique aucune source :

Comme le Père l'engendrant en la gloire de la gloire de la Divinité avait porté les yeux de sa pensée sur tous ses trésors et s'était proposé l'image et l'abîme de toutes ses perfections afin de l'engendrer en tout et par tout semblable à lui ; de même la Mère devant l'engendrer sous la forme d'un esclave eut une pensée conforme à sa condition, une pensée d'humilité, une pensée de servante de Dieu, comme elle dit à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole ! » (p. 280).

On comprend son exclamation : « O nouvelle conception ! ô royal diadème ! ». Ensuite il montre que Marie possède sur la miséricorde une juridiction, une puissance particulière qu'elle n'a pas sur la déité, bien qu'il n'existe pas de distinction réelle entre la miséricorde et la divinité. C'est que la bonté infinie ne se contente pas

de soulager les hommes. Elle veut, en prenant chair, avoir l'autre face de la miséricorde qui est la compassion pour nous témoigner plus clairement son amour. On n'appelle pas Marie mère de la déité, mais bien mère de la miséricorde. Le Fils de Dieu a reçu la miséricorde compatissante de la Vierge Mère ; il l'exerce en faveur des pécheurs et des affligés. Mais le Fils de Dieu a également en apanage la justice et la miséricorde. La Vierge au contraire est toute miséricorde, une miséricorde distillée, une quintessence de miséricorde toujours exaucée du Père (p. 289). Puis il montre les trois personnes divines imprimant chacune son image en Marie. Le Père par sa puissance la fait participer à sa fécondité et à sa solitude glorieuse ; le Verbe, Sagesse incréée, bâtit en elle sa demeure et fait d'elle sa sœur et son épouse, le Saint-Esprit la fait comme lui don, sainteté, pur amour.

Enfin le huitième sermon fait le commentaire des dernières paroles : *Ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostrae*. Il revient d'abord sur la miséricorde, « princesse des vertus », sur l'inclination qu'a Dieu de se donner lui-même. Puis il montre qu'en qualité de sauveur, Jésus est tout entier pour l'homme pécheur et misérable. La recherche de l'homme dénote la félicité du Christ (p. 334). Puis il fait l'éloge de la prière que Dieu attend pour combler l'homme de ses faveurs. Mais la Vierge prie avec l'homme. « Bien que le temps des miracles ne fût pas encore arrivé, il hâta le pas et se prévint soi-même et vint à l'heure, laquelle si elle n'était pas l'heure du Christ, elle était celle de Marie » (p. 343). La Vierge est si compatissante que le Christ suçant son lait tira de sa poitrine la pitié. Sur le motif de l'Incarnation, Felleries adopte l'opinion de saint Thomas et en conclut que sans les pécheurs la Vierge Marie ne serait pas mère de Dieu. Se rangeant à l'avis de saint Bernard, il affirme que c'est par elle que toutes les grâces nous sont données. Par elle saint Etienne a pu obtenir la conversion de saint Paul. Elle est la médiatrice qui par justice peut obliger le Christ à faire miséricorde. Elle a mérité *de congruo*, quant aux circonstances, le principe de ses mérites.

On a pu par ce rapide résumé se rendre compte des richesses de doctrine que présentent les sermons d'Augustin de Felleries. Et cette haute pensée théologique ne se sépare jamais d'une dévotion toute cordiale. On peut même avancer que cette dévotion est très moderne : Felleries professe que la grâce de Marie atteint jusqu'au terme de la grâce du Christ, que le premier degré qu'elle en reçoit

dépassait celle du plus ardent séraphin ; il soutient que les relations de Marie avec Dieu sont des relations personnelles se rapportant à chacune des personnes divines et non pas seulement à la Divinité ; il maintient fortement que le privilège fondamental de Marie est la maternité divine, source et raison de tous les autres, qu'elle a été prédestinée par le même décret que la sainte Humanité de Jésus ; il appuie sur la médiation de Marie, sur son humilité, sur sa miséricorde, sur sa maternité spirituelle à l'égard des hommes, « don légaté au testament de la Croix par le Fils de Dieu ». La dévotion même au cœur de la Vierge est fortement dessinée.

Toute cette doctrine il l'avait acquise non par le sentiment mais à force de lecture et d'érudition. Ses sources sont extrêmement nombreuses et scrupuleusement citées. Felleries est un de ces humanistes dévots qui avaient tout lu : l'Écriture, les Pères, surtout saint Ignace, saint Epiphane, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, le pseudo-Denys, saint Bernard ; les théologiens, particulièrement saint Thomas d'Aquin mais aussi saint Bonaventure ; les auteurs spirituels, entre autres saint Bernardin de Sienne. Il n'ignore pas non plus les profanes et se montre familier avec Pline et Aristote.

Sa langue est souvent savoureuse. Il a des trouvailles d'expression : Elle le nourrit de la fleur de son lait comme elle est la fleur des mères... (p. 114). Il retint en la gloire la chair qu'il avait en la Croix. Si donc la chair de Marie a été crucifiée en notre Sauveur, ne faut-il pas que celle-là même soit glorifiée et domine à la gloire du Père ? (p. 138)... La Vierge blessa le cœur de Dieu en lui donnant un cœur capable de blessure (p. 358). Le cristal et le diamant sont tous deux clairs, purs et transparents... Notre Sauveur est le diamant. La Vierge est le cristal, de la même pâte que nous (p. 76).

Parfois — mais c'est plus rare — il a des phrases entières de toute beauté. Ainsi il écrit dans sa dédicace à propos de la grossesse virginale :

O secret adorable ! ô possession heureuse ! ô que ce séjour de neuf mois est béni, qu'il est sacré et rempli de grâces et d'effets mutuels, n'y ayant pas un seul moment de cet intervalle sans opération singulière, sans application délicieuse et sans influence rare ! O mystère qui s'accomplit en silence et qui doit être contemplé en silence !

Mais, comme tous les humanistes dévots, l'abbé de Bonne-Espérance abuse de l'érudition et des termes d'école. Il n'a pas le

goût des grands classiques français, il n'a pas subi l'influence de ce que saint Vincent de Paul appelait sa *petite méthode*. De là bien des lourdeurs : Ce pouvait être une trouvaille de dire que la Vierge est la véritable éloquence puisqu'elle a enfanté le Verbe. Mais consacrer quatorze pages à démontrer qu'on trouve en elle toutes les parties de la rhétorique sacrée, c'est encombrant. De même décomposer en chacune de ses lettres le nom de Marie pour montrer que M signifie mère, A arche de Dieu, R remède des pécheurs, I ianua caeli, A auxilium. Et plus loin M signifie mons Dei, A aula regalis, R reconciliatrix, I iaculum, A advocata.

Néanmoins il serait injuste de rappeler le mot célèbre : « Il fallait savoir prodigieusement pour prêcher si mal ». Le mouvement, la flamme d'amour emportait le tout et l'on comprend que le vice-roi, les prélats, la noblesse et le peuple se soient pressés pour entendre de pareils « panégyres ». Les raffinements, les pointes, les exclamations, les minauderies, tout se fondait dans la grandeur des pensées et la chaleur du débit.

Felleries est mort le 31 mars 1671 dans de grands sentiments de piété envers la Vierge Marie. Ne revenons pas sur ses défauts. Son beau livre sur l'Ave Maria retiendra seul notre attention et notre sympathie.

Si l'on tient à situer son action dans la grande histoire, on se rappellera que les dévotions à l'Eucharistie et à la sainte Vierge qui avaient marqué la réforme grégorienne du XII^e siècle caractérisaient aussi la contre-réforme post-tridentine. L'œuvre de Felleries, entre bien d'autres, rappelle avec quelle ardeur, quelle hauteur de vues, quelle compétence aussi l'Ordre de Prémontré s'est dévoué à les mettre en valeur.

Fr. PETIT, O. Praem.
